

- Un nègre.
- Son nom ?
- Oui, son nom ? répéta l'inconnue.
- Ma... noël.

—La jeune femme et Schiba échangèrent un regard d'intelligence :

—Assez, assez, maîtresse ! fit alors le vieil Indien ; il ne peut en supporter davantage.

En effet, de Maurange, en proie à une fièvre étrange, commençait à trembler fébrilement.

—Je sais ce que je voulais, fit la jeune femme en abandonnant la main du blessé ; il faut gagner ce Manoël.

Schiba s'était accroupi et faisait respirer son flacon à Georges.

Le visage de celui-ci reprit bientôt l'air calme qu'il avait un instant auparavant, et tout son corps redevint immobile.

—Maintenant, songeons à demain, Schiba ! Tu sais ce que je t'ai dit : cet homme est nécessaire à mes projets, son amour pour Clotilde n'est pas sérieux ; une fois guéri, il nous appartient. Seulement, je ne veux point que le médecin le revoie. Nous avons besoin de solitude pour poursuivre notre œuvre. Invente un moyen pour que nous puissions empêcher M. Sylvain de revoir le malade.

—J'y ai songé déjà, et je l'ai trouvé, maîtresse.

—Et quel est-il ?

—Vous allez le connaître.

En prononçant ces paroles, Schiba se leva et sortit ; mais il reparut bientôt tenant un buvard et un encrier dans les mains.

—Tu vas écrire, Schiba ?

—Non pas moi, mais lui, répliqua-t-il en désignant Georges.

—Le blessé ? c'est impossible. Comment veux-tu que, faible comme il l'est, il puisse tenir une plume ?

—Il tiendra la plume et écrira, fit Schiba en approchant la table de Georges et en déposant sur elle, à portée de sa main, une plume trempée d'encre près d'une feuille blanche.

La jeune femme suivait d'un œil curieux tout ce que faisait son compagnon ; mais l'air de doute répandu sur son visage démontrait le peu de foi qu'elle avait dans l'entreprise extraordinaire qu'allait tenter le vieil Indien. Celui-ci s'en aperçut, aussi répéta-t-il :

—Il écrira, maîtresse, il écrira.

—Mais, à qui ?

—Au médecin français.

—Et qu'écrira-t-il ?

—Ce que vous allez lui dicter.

—Et que faut-il que je dicte ?

—Une lettre suffisante pour faire croire au docteur que le blessé est parti ce soir même pour le Poitou, afin de se faire soigner dans sa famille.

—Je te comprends.

—Préparez-vous ; prenez sa main, maîtresse, et commencez dès que vous le verrez la plume à la main.

—Je suis prête.

Le vieil indien passa derrière Georges, dardant de nouveau son regard puissant sur lui comme il l'avait fait une première fois ; il lui mit la main sur la tête, et sembla concentrer sur lui toute la force de sa volonté. Alors une chose étrange eut lieu. Comme s'il eût été mu par un ressort, Georges, toujours les yeux fermés, se souleva lentement, prit la plume, la conduisit à quelques lignes du papier, et prononça ce mot :

—Dictiez !

Muette de stupeur, la jeune femme garda le silence. Dictiez ! dictiez ! maîtresse ; les instants sont comptés, si vous ne voulez pas qu'il meure.

"Cher docteur," fit lentement l'étrangère, suivant la plume du blessé qui traçait chaque mot, qu'elle prononçait, d'une main assez ferme, "merci de vos bons soins, vous avez fait miracle. Je ne puis rester plus longtemps ici. Je pars ce soir pour le Poitou, accompagné par le vieil intendant de celle qui a bien voulu me recueillir. Vous aurez bientôt de mes nouvelles.

"GEORGES DE MAURANGE."

La lettre achevée :

—Laissez-moi faire maintenant, maîtresse, et hâtons-nous, fit Schiba.

Soutenant alors le corps du blessé, il l'aida à reprendre une position horizontale ; puis, desserrant à l'aide d'un poignard ses dents serrées, il laissa tomber dans sa bouche une goutte d'une liqueur rouge que contenait un flacon qu'il avait déposé sur la table avec le buvard. Puis il considéra le malade avec attention. Une pâleur cadavérique se répandit sur les traits de ce dernier, ses yeux s'ouvrirent démesurément, mais ternes autant que hagards.

—Ah ! il meurt ! s'écria la jeune femme.

—Non, non, maîtresse.

En effet, cette horrible crise ne dura qu'un moment, et bientôt le blessé sembla s'endormir d'un sommeil aussi paisible que celui d'un enfant.

—Il n'en mourra pas, maîtresse, j'en réponds.

L'ÉPREUVE DE CLOTILDE

Certain, ayant blessé Georges de Maurange, d'avoir au moins six semaines de tranquillité complète, le marquis d'Alviella résolut de les mettre à profit. Clotilde s'était engagée à lui répondre catégoriquement quelques jours après au bal du ministre, mais ces quelques jours paraissaient à Sanchez devoir être des siècles, et dans sa fièvre, il conçut un projet qui, selon lui, devait hâter les choses. La marquise avait proposé généreusement à son fils d'intervenir et d'adresser au banquier la demande de la main de mademoiselle Schunberg ; mais le jeune homme avait repoussé cette proposition, ne voulant pas s'avancer trop sans avoir le complet assentiment de celle qu'il aimait. D'un autre côté, la jeune fille lui ayant fait une promesse positive, il considérait comme une imprudence de la presser directement. Il lui fallait une tierce personne en qui Clotilde eût une confiance sans bornes, et dont la position lui permit de lui confier son secret.

Madame de Lunéville, sa marraine, réunissait toutes ces conditions. Le soir même de son duel avec Georges, Sanchez se rendit à l'hôtel de Lunéville. Il y avait réception intime dans les salons de la baronne. Le marquis arriva à neuf heures, c'est-à-dire le premier. En s'adressant à madame de Lunéville, afin d'en faire une alliée, d'Alviella pouvait fort mal tomber, car la baronne, on le sait, avait dissuadé pendant longtemps Clotilde de tout projet matrimonial ; mais à la suite de la conversation dans laquelle mademoiselle Schunberg avait appris à son père que le marquis était amoureux d'elle, Isaac avait eu un sérieux entretien avec sa parente, qu'il avait fini par convaincre et par disposer favorablement en faveur de Sanchez.

L'antipathie de madame de Lunéville pour le mariage